

CHAPITRE VII

CORINTHE

Corinthe constituera une pièce essentielle de notre dossier sur les modalités de la diffusion du dionysisme à l'époque archaïque. Non pas tant à cause d'une religion dionysiaque très importante en soi, mais plutôt par les "retombées" du dionysisme corinthien pour l'évolution des genres dramatiques. Il nous sera indispensable de poser encore ici, d'entrée de jeu, quelques problèmes sur l'histoire de la Corinthe archaïque. Les données de la tradition sont abondantes - beaucoup plus que pour le classicisme - mais souvent contradictoires ou d'interprétation difficile. L'histoire archaïque de Corinthe a été le champ de bataille privilégié entre modernistes et primitivistes. L'essor précoce de sa céramique, ainsi que sa diffusion très étendue, le fait que cet essor ait été plus ou moins contemporain des premières fondations coloniales et d'une certaine puissance navale, tout cela a fait que les historiens ont vu dans l'oligarchie corinthienne des Bacchiades des vrais "princes marchands"¹. Prenant consciemment la suite de Hasebroek, Will a critiqué cette conception "manchestérienne" de l'économie antique, surtout archaïque, pour montrer d'après une analyse textuelle mais aussi archéologique que les Bacchiades ont dû être, comme bien d'autres aristocraties archaïques, surtout des riches propriétaires fonciers. Sa démonstration est convaincante car l'essor "artisanal" et "commercial" semble trop récent pour avoir guidé le mouvement colonial ; la structure sociale des colonies, avec la prépondérance des aristocraties foncières du type des *Gamoroi*, laisse supposer qu'il s'agit de l'implantation de structures décalquées sur celles de la métropole. La croissance démographique et le manque de terres ont été les premiers mobiles du mouvement colonial mais peut-être qu'Ed. Will, dans sa critique des thèses modernistes est allé un peu trop loin dans la négation de toute importance aux mobiles artisanaux-commerciaux qui (fussent-ils de préoccupation consommatrice plutôt qu'exportatrice) ont dû très vite s'en mêler.

Sur les structures internes du pouvoir bacchiade, retenons déjà le fait que tout le pouvoir est concentré, non pas sur

1. Ed. WILL (1955) reste l'ouvrage de base sur Corinthe.

l'aristocratie dans son ensemble, mais sur un seul *génos*, ce qui introduit déjà la possibilité de bien des conflits à l'intérieur de la classe (statut ? ordre ?) dominante. Le pouvoir royal a été vraisemblablement partagé entre des magistratures comme la prytanie, la royauté¹ et le polémarchat, contrôlés par un conseil "des deux cents", membres du *génos*. Les sources insistent beaucoup sur le caractère *collectif* du pouvoir Bacchiade (Hér., 5, 92 ; Diod., 7, 9). Sur la fin de l'oligarchie et l'avènement de la tyrannie, il reste bien des incertitudes. Il y eut certainement des difficultés extérieures : quasi-indépendance de Corcyre à la suite de la bataille navale de 664 ; renforcement de la puissance d'Argos et de Mégare. Mais je ne suis pas C. Mossé quand elle attribue à ces difficultés la chute du régime². Je pense plutôt que ceci a pu aggraver les tensions internes, car des raisons de politique étrangère n'expliquent pas ce que nous savons du coup d'État et des mesures tyranniques.

L'incertitude en ce qui concerne la tyrannie commence par sa date. La question est très importante mais aussi très difficile ; à tel point qu'Ed. Will a pu consacrer à la "chronologie des Cypselides" tout un chapitre de sa thèse³. De sa formidable discussion des sources je retiens ceci : (a) qu'il y a deux traditions inconciliables, (b) que toutes les deux présentent des lacunes et des inconvénients, (c) et qu'il fait un choix (p. 440) pour une chronologie basse. Croyant que la chute de la tyrannie s'est produite vers 550, il remonte les 73 ans de la tradition pour la faire débiter vers 620. J'ai beaucoup de mal à croire à une datation si basse, qui ferait des tyrannies corinthienne et athénienne presque des contemporaines (en effet, si tel était le cas, Périandre et Pisistrate seraient des tyrans en même temps). Sans essayer de proposer une théorie toute prête, je me permets de souligner un parallèle. Cypselos concentre en lui tout le pouvoir en étant choisi par le "peuple" comme "roi" (Nic. Dam., F57,6). Il se rapproche, de par cet aspect, beaucoup plus du modèle de Phidon, que du modèle athénien où Solon, au tout début du VI^e siècle, a refusé consciemment la *tyrannie* (le mot faisait déjà son chemin depuis un bon demi-siècle). Cette récupération du titre sinon des pouvoirs monarchiques un certain temps (90 ans ou deux siècles) élargis à l'ensemble du *génos*

1. S. OOST (1972), p. 11, pour une discussion.

2. C. MOSSÉ (1969), p. 28.

3. Ed. WILL (1955), p. 363-440.

royal, est beaucoup moins crédible en chronologie basse. Autant de raisons qui me font suivre plutôt les tenants d'une chronologie haute, c. 675-584, acceptée par exemple par S. Oost et J. Servais¹.

Cypsélos était un Bacchiade. De la thèse de P. Ure², selon laquelle le nom du tyran viendrait d'un type de vase (kypsèle = larnax), espèce de sobriquet socialement marqué, qui indiquerait une révolution qui aurait porté les artisans et leur chef au pouvoir, de cette thèse il ne reste plus rien. Nicolas de Damas (F57 Jac) insiste sur son appartenance au *génos* des Bacchiades, par sa mère. Oost et Mossé montrent à la suite de Gernet, que l'appartenance au *génos* par la ligne maternelle n'est pas à écarter. Origine noble donc. Mais son père Lapithe (Hér. 5,92) et la claudication de sa mère le placent d'un coup parmi les moins illustres du lignage³. Ses origines bacchiades lui ouvrent l'accès à une magistrature, et c'est en tant que polémarque qu'il devient très populaire, en se refusant à exercer les fonctions de police intérieure, qui lui conféraient sa charge, à l'encontre des citoyens endettés⁴. Le récit du "coup d'État" montre bien l'incapacité où se trouvait la société grecque du VIIe siècle à trouver une voie de dépassement de l'ordre aristocratique autre que le recours à l'homme providentiel, à cette personnalité forte qu'était le tyran, qui joue le rôle de catalyseur des mécontentements :

"Voyant que les Corinthiens ne nourrissaient que haine à l'égard des Bacchiades, mais qu'ils n'avaient pas de chef sous la direction duquel ils puissent les renverser, il se consacra à ce rôle (...) ⁵.

Il est proclamé roi par le peuple ; "il bannit les Bacchiades et confisqua leurs biens au profit de l'État"⁶. Son coup d'État se fait *contre* l'oligarchie des Bacchiades et nous devons penser qu'il a eu l'appui des hoplites qu'il commandait ainsi que du *démos* puisqu'il n'eut pas de gardes du corps (toujours selon Nic. Dam.

1. S. OOST (1972), p. 16 ; J. SERVAIS (1969).

2. P. URE (1906), p. 140.

3. S. OOST (1972), p. 16 ; C. MOSSÉ (1969), p. 28 ; Ed. WILL (1955), p. 474.

4. Nic. Dam., fr. 57 Jac.

5. *Ibid.*, trad. Ed. WILL (1955), p. 445.

6. Nic. Dam. fr. 57 Jac.

F57-60 Jac, mais aussi Aristote, *Pol.*, 1315). Il n'y a pas lieu de douter trop de ces traits : démagogue, polémarque, noble de second rang, oracles, etc. Il y a eu certes un *topos* de carrière tyrannique, mais je signale que s'il y a *topos*, c'est que beaucoup de tyrans ont dû avoir de traits communs et les tyrans corinthiens ont constitué l'un des principaux modèles pour la constitution de ce *topos*.

La confiscation des biens des Bacchiades donnait à Cypsélos largement les moyens d'enrayer la crise et le mécontentement populaire, mais les sources ne parlent pas de $\gamma\eta\varsigma$ ἀναδασμός. Sur l'eisphora de 10 % (sur le revenu, comme le pense Will, ou sur les biens ?) par an, bien des incertitudes demeurent. Avait-elle pour but d'aider les petits paysans à financer des grands travaux ? Au bout d'un règne très long, c'est son fils Périandre qui lui succède. La tradition a concentré la plupart des mesures "tyranniques" sur la personnalité de Périandre. Ed. Will¹ explique le durcissement du régime par la longue durée du règne de Cypsélos, ce qui a dû effacer la mémoire des bienfaits de ses mesures et fait surgir d'autres besoins, politiques autant qu'économiques cette fois-ci. Il doit s'entourer de 300 *doryphores* et nous devons imaginer un rétrécissement des bases sociales de la tyrannie, qui dévoile *des mesures anti-aristocratiques plus marquées* :

(1) mesures contre l'oisiveté (punition à quiconque restait assis sur l'agora ; interdiction d'acheter des esclaves). C'est une mesure socialement marquée car le *démos* devait gagner sa vie, et n'avait pas de temps libre ;

(2) mesures somptuaires qui semblent avoir été un des instruments les plus importants dans la lutte anti-aristocratique pendant l'archaïsme (à rapprocher d'Athènes, de l'austérité spartiate, de Pittacos et bien d'autres²) ;

(3) la parabole des épis (Hér., V, 92), qui apparaît inversée chez Aristote (*Pol.*, 1284) n'est certainement pas la "cause" du durcissement de la tyrannie, mais montre bien le ton anti-noble des tyrans - aussi bien Périandre que Thrasybule - et comment à un certain moment de l'archaïsme l'idéal d'isonomie a pu être utilisé contre la noblesse (tous égaux devant le tyran), avant d'être retourné contre la tyrannie.

1. Ed. WILL (1955), p. 177.

2. *Ibid.*, p. 513.

Y-a-t-il eu infléchissement de la "politique religieuse" (expression qui est utilisée ici comme catégorie d'analyse ; appliquée à l'époque en question elle est peut-être anachronique, mais un certain degré de volontariat et de conscience dans les "mesures" tyranniques est certain) à Corinthe, suite aux changements de régime ? Et, notamment, sommes-nous en état de déceler une importance accrue du dionysisme, comme à Sicyone ?

Il y a d'abord la question des Jeux Isthmiques. Selon Solinus (7,14), "hoc spectaculum per Cypselum intermissum Corinthii Olympiade quadragésima nona solemnitati pristinae reddiderunt". L'information a donc un double volet : interruption par Cypsélos, opposée à la restauration par les Corinthiens en 585-582. Plusieurs hypothèses ont été envisagées :

(I) L'intérêt des tyrans pour les fêtes rendant la suspension invraisemblable, la tradition serait le résultat de la *damnatio memoriae* des Cypsélides, après leur chute. Je ne pense pas que cela soit vrai (il n'y a pas de façon de *prouver* la chose ou son contraire) ; les tyrans s'intéressaient aux fêtes, mais pas n'importe comment. Il suffit de rappeler l'interdiction des récitations d'Homère à Sicyone. Et même si c'était vrai, nous aurions la preuve qu'une telle mesure était normalement associée aux tyrans par leurs ennemis, et qu'ils étaient censés mener une politique religieuse anti-aristocratique.

(II) Il se pourrait que la suppression soit vraie pour Cypsélos ; une fois son pouvoir bien assis, Périandre aurait pu rétablir les jeux. C'est ainsi que Will croit pouvoir peut-être trouver un autre argument pour la chronologie basse. Cela donnerait : Cypsélos 614/13-585/4 et Périandre 584/3-544/2. L'ennui est que cela donne une datation encore plus basse que la sienne. Je ne crois pas à cette hypothèse non plus, car Cypsélos a eu un règne tranquille et c'est Périandre qui a eu des problèmes (suppression de l'eisphora, gardes du corps). Tout au plus nous pourrions dire que le rétablissement sous Périandre a été une concession aux adversaires, mais d'autres mesures montrent qu'il y a eu au contraire une radicalisation de la politique *pro-demos*. D'autre part, le texte parle de rétablissement *par les Corinthiens* : je pense qu'il n'aurait pas laissé échapper l'occasion d'opposer père et fils, si tel avait été le cas.

(III) L'hypothèse des jeux supprimés pendant toute la tyrannie et rétablis après est la plus vraisemblable. Les jeux Isthmiques devaient être à Corinthe un des plus gros souvenirs

des gloires bacchiades. Le rétablissement aurait été une belle façon de fêter la chute des tyrans.

Ed. Will, raisonnant toujours en chronologie basse, voit encore deux changements intéressants. La chute des tyrans aurait coïncidé avec un changement du type monétaire, où Pégase subsiste, mais désormais accompagné d'Athéna¹. Y-aurait-il un rapport entre le mythe de Bellérophon capturant Pégase avec l'aide d'Athéna et la chute de la tyrannie (Cf. l'exemple opposé à Athènes, où la déesse "aide" Pisistrate) ? Cela paraît très incertain. Pindare, dans son éloge du régime post-tyrannique à Corinthe (XIIIe 01.) parle des vertus politiques *Eunomia*, *Dika* et *Eirena*, filles de *Thémis*, en opposition à *Hybris*. Nous savons que *Hybris* sera souvent associée aux tyrans, à peine plus tard (Solon fr. 6 ; Théognis, 153). Will rapproche ceci d'une autre tradition² qui lie Apollon à *Eunomia*, *Thémis* et *Diké* chez les Ambraciotes, colons de Corinthe. Finalement, Will pense que la construction du grand temple d'Apollon, qui n'est point antérieure à 550 serait, en chronologie basse, une oeuvre de l'oligarchie restaurée en hommage à Delphes, auxiliaire éventuel par le moyen d'un oracle (peut-être même *a posteriori*) du coup anti-tyrannique. Je me garde de tirer des conclusions d'après ces arguments, d'abord parce que je raisonne en chronologie haute, ensuite parce que l'argument du changement monétaire me semble trop hypothétique, et finalement parce que, en ce qui concerne le temple, il ne peut s'agir que d'un travail de très longue haleine. En chronologie haute *aussi* il est une oeuvre de l'oligarchie. Les rapports entre Delphes et les tyrans sont très changeants (cf. tous les hommages du Sicyonien). Une association plus générale entre Apollon et les oligarchies doit être envisagée avec beaucoup de réserves, ne serait-ce qu'à cause du rôle de Dionysos à Delphes. Les changements religieux entrepris par les tyrans combattent plutôt des héros ou des manifestations religieuses que les grands dieux. Clisthène a honoré Apollon et Cypsélos a honoré Zeus, avec son eisphora. Dans ce sens, nous apprécierons toute la valeur d'une mesure comme celle de Périandre qui selon Aristote (*Pol.*, 1313a), a inauguré l'usage, "propre aux tyrans", d'interdire "des syssities, des hétaires de la paideia et tout ce qui s'ensuit". Education, culture et religion y sont indissolublement liées. Quelle mesure pourrait-on trouver plus révélatrice d'une

1. *Ibid.*, p. 406-412.

2. Antoninus Liberalis, 4.

politique religieuse anti-aristocratique ? Sans être entré jusqu'ici dans le problème du rôle du dionysisme dans ce processus, il est étonnant de voir que certains historiens nient qu'une politique religieuse nouvelle va de pair avec l'installation des tyrannies¹.

Le culte de Dionysos n'avait pas une importance capitale à Corinthe, au moins dans les hautes époques. Non que le champ ne fût pas favorable. Ed. Will a montré l'existence d'une riche tradition "pré-dionysiaque" comportant des éléments d'orgiasme et d'extase importants. Cette tradition s'articulait autour du culte d'Inô. Si elle n'est pas, comme en Béotie, une ménade conductrice de thiasse, au moins sa *mania*, les *orgia* de son fils Mélécerte, qui avait des fêtes printanières qui le rapprochent du culte chthonien de Dionysos, prouvent l'importance de ce courant. De plus, il devrait être de haute antiquité, peut-être remontant à l'époque minoenne². Deux textes nous parlent même du *diasparagmos* d'Actéon (Plutarque, *Amat. Narr.*, 2 et Schol. Apoll. Rhod., *Arg.*, 4,1212). Mais il semble qu'une évolution spécifique, associant plusieurs aspects de son culte et de sa personnalité dans d'autres divinités ait empêché une grande diffusion du dionysisme à Corinthe³.

Mais diffusion limitée ne veut pas dire absence. Y-a-t-il un certain essor du dionysisme à l'époque de la tyrannie ? Encore ici les problèmes de datation sont très importants pour nous mais très difficiles à saisir :

(I) Une introduction ou renouveau du dionysisme à partir d'un contact avec la Thrace à l'époque des tyrans a été suggérée. On hésite, pour la cité thrace de Cypséla, entre une fondation par Miltiade l'Ancien, fils de Cypsélos le Philaïde ou par Cypsélos, le tyran corinthien. Encore faudrait-il savoir depuis quand il y a un dionysisme important en Thrace, ce qui est impossible à déterminer.

(II) Pausanias (II, 2) nous parle de deux *xoana* de Dionysos sur l'agora, dorés et avec les visages barbouillés de rouge, l'un *Lysios*, l'autre *Baccheios*, c'est-à-dire, qui soulignent l'aspect de la délivrance par la possession. Les *xoana* passaient pour avoir été faits du tronc du pin de Penthée, ce qui rattache le culte corinthien à la tradition béotienne. Mais il est probable que les pièces étaient d'époque romaine, ce qui ne nous éclaire en

1. S. OOST (1972), p. 25-26.

2. Ed. WILL (1955), p. 177.

3. *Ibid.*, p. 179-180.

rien. Ils ont dû remplacer d'autres, plus anciens ; mais de quelle époque¹ ?

(III) Le sanctuaire sur l'Isthme était d'époque romaine. Il est probable que Dionysos ait été présent dans le sanctuaire de Mélicerte, représenté avec un thyrses (mais encore ici l'époque romaine ne peut pas être évoquée pour éclaircir les problèmes archaïques).

(IV) On a suggéré l'existence d'un temple de Dionysos sur l'agora même : le "temple B". Il appartient probablement à une divinité chthonienne, mais son attribution à Dionysos est très incertaine².

(V) Pindare (*Ol.* XIII, 25) se demande d'où viennent les fêtes de Dionysos, le dithyrambe avec la poursuite du boeuf, en pensant à Corinthe. Cette indication est importante mais ne peut pas avoir de valeur absolue puisque le même Pindare faisait le dithyrambe originaire de Naxos (fr. 115) ou de Thèbes (fr. 71).

(VI) Beaucoup plus vraisemblable, et décisif pour nous, est un aryballe du Musée Britannique du corinthien ancien, où nous pouvons reconnaître Dionysos. Ça serait la toute première représentation de ce dieu et sa date, c. 625-600, nous placerait en pleine période tyrannique - et qui plus est, probablement sous Périandre³.

(VII) Ce vase, et ce qu'il représente s'accorde à merveille avec ce qui constitue le témoignage de loin le plus important sur le dionysisme archaïque à Corinthe d'autant plus inéquivoque qu'il ne présente pas les fâcheux problèmes de datation qui nous embarrassent tant.

Nous sommes renseignés, encore une fois par Hérodote (I, 23-24), que c'était Arion de Méthymne (un Lesbien) qui, le premier, composa (ποίησαντα) des dithyrambes, leur donna un nom ou titre (ὀνομάσαντα) et en fit exécuter (διδάξαντα) à Corinthe ; il raconte comment il vint à la cour de Périandre après avoir été sauvé par un dauphin.

Les érudits alexandrins attribuaient aussi à Arion la paternité du drame satyrique⁴ ; Jeanmaire hésite entre faire de ce personnage un vrai personnage historique ou bien un héros légendaire qui cache et symbolise les entrepreneurs de spectacles.

-
1. H. JEANMAIRE (1978), p. 73 pense qu'ils sont nettement archaïques.
 2. Ed. WILL (1955), p. 221.
 3. R. MARTIN et H. METZGER (1976), p. 114.
 4. H. JEANMAIRE (1978), p. 237.

Il est vrai que le sauvetage miraculeux par le dauphin a rendu les historiens sceptiques. Sans vouloir trop m'aventurer là où les évidences sont minces, je signale simplement que l'épisode de l'anneau de Polycrate, tout à fait analogue, ne nous a pas fait douter de l'historicité du tyran samien. Je fais cette remarque pour écarter des arguments comme ceux d'Aurelio Privitera, qui parle d'Arion comme "figure en partie légendaire" comme si la légende était un terrain interdit aux historiens, et croyant que ce caractère légendaire disqualifierait le témoignage d'Hérodote sur ce sujet. Sur le sens de l'innovation qu'Hérodote attribue à Arion, je suis volontiers l'opinion de Jeanmaire¹ : "Le texte ne prête pas à équivoque, il ne signifie ni qu'Arion ait inventé le dithyrambe en tant que modalité chorégraphique et musicale et encore moins qu'il ait été le premier à employer le mot dithyrambe. Il veut dire qu'on le considérerait comme ayant le premier écrit un dithyrambe, c'est-à-dire rédigé à l'avance les parties chantées par l'*exarchôn* et les choristes, comme le premier qui eût donné un titre à cette composition, ce qui implique qu'elle développait une légende particulière, qui n'était donc point uniquement la légende de Dionysos ou un épisode de cette légende, enfin que ce texte était appris par des choristes en vue d'une représentation".

Nous avons vu que Pindare, qui attribuait à Corinthe l'invention du genre, le faisait, dans un autre passage, pour Naxos. En fait, le premier témoignage dont nous disposons pour le dithyrambe est celui d'Archiloque (fr. 77 D, où il dit avoir mené le chœur dionysiaque), donc de la première moitié du VII^e siècle, dans un milieu cycladique. Nous reviendrons sur le dionysisme à Naxos, mais il semble ici à mi-chemin entre le dithyrambe rituel et le dithyrambe littéraire, d'où peut-être la précision d'Hérodote concernant le cas corinthien. Je remarque en passant, sans vouloir trop solliciter cette "coïncidence", que c'est aussi chez Archiloque que nous trouvons la première occurrence de "tyrannie"². Ce qui s'est passé à Corinthe nous intéresse au plus haut point. Le dithyrambe, chant-danse rituel qui accompagnait le culte de Dionysos (mais aussi une appellation ou épithète du dieu), au moment des sacrifices rituels qui aboutissaient dans le *diasparagmos* et l'*ômophagie*, et destiné à produire l'extase collective est, à ce moment précis de la tyrannie corinthienne, en plein processus d'intégration dans la structure

1. *Ibid.*

2. J. LABARBE (1971), p. 491.

poliade. De rituel débridé à genre littéraire intégré dans les fêtes civiques (poliades et urbaines), quel chemin ! Le fait a été ressenti par les Anciens déjà. Les thèmes héroïques et poliades occupent de plus en plus la place de Dionysos dans le dithyrambe (parfois conservant son invocation au début), au point que l'expression "en quoi cela concerne Dionysos ? " devient une formule courante pour manque de pertinence¹.

Si ces manifestations dionysiaques, sans doute, à l'origine, agraires, de course-poursuite de l'animal accompagnée de *diasparagmos* et *ômophagie*, ont un éventuel "contenu subversif", c'est une question importante qu'on examinera encore. Retenons, ce qui est peut-être l'essentiel pour l'historien, que le dithyrambe est ici dépouillé de sa force sauvage, utilisé pour chanter des thèmes étrangers à lui. Il deviendra plus tard, à Athènes, "compétitif". Domestication et intégration à la cité sous un régime tyrannique. Ça ne peut être dû qu'aux nécessités religieuses nouvelles qu'impose le caractère anti-aristocratique et, à des degrés divers, pro-*démos*, des tyrannies. Solvant de la religion traditionnelle par sa violence, le dionysisme est promu en même temps que limité, canalisé politiquement². Avec les chœurs tragiques de Clisthène de Sicyone, le dithyrambe de Périandre montre en outre que l'organisation des genres dramatiques accompagne, renforce et accélère l'ascension du *démos* dont les tyrannies archaïques marquent un moment capital.

1. J. EDMONDS (1967), v. III, p. 667-671.

2. Pausanias, 2, 7, nous raconte une procession nocturne annuelle, véritable cortège spectacle, politisé et régularisé.